

POUR LA GLOIRE D'HAKADOSH BAROUH' HOU

בס"ד



LEKHA DODI

FEUILLET HEBDOMADAIRE DE TORAH
DE LA YECHIVA TORAT H'AIM • NICE



ÉDITION SPÉCIALE
NUMÉRO

1000

לולי תורתך שעשועי

MILLE ÉCLATS
DE LUMIÈRE



YECHIVA
TORAT H'AIM
NICE

תורת חיים

‘HAZAK ! ‘HAZAK ! VENIT’HAZEK !

par Rav Moché Mergui-Roch Hayéchiva

Soit fort ! Soit fort ! et continuons à nous renforcer !

C’est le souhait que nous formulons après la lecture de l’un des Cinq Livres de la TORAH. Aussi, je souhaite de tout cœur à Rav Imanouel ces félicitations et cet encouragement, car il est, depuis le début, le rédacteur en chef de *LEK’HA DODI*.

Et voici à présent que vous tenez dans vos mains le 1 000ème numéro ! Il est accompagné, comme depuis longtemps, par le feuillet *ONEG CHABBAT*.

Chaque semaine, *LEK’HA DODI* nous livre des enseignements fondamentaux, fidèles à la Transmission de nos Maîtres. Votre *LEK’HA DODI* vient à votre Rencontre, comme le fiancé vient à la Rencontre de la fiancée.

Le *LEK’HA DODI* puise son énergie à la source du *MAKOM TORAH* qu’est la *YESHIVA TORAT ‘HAÏM*, pour une TORAH VIVANTE.

Avoir un *MAKOM TORAH* à Nice permet de bénéficier d’un Lieu d’Etude et de recherche qui forme des cadres communautaires, des enseignants, des Rabbanim. Un Endroit où la *EMOUNA* d’exister trouve son origine

tous les jours !

ANAH’NOU MAAMIMIM, BENE MAAMINIM

[Nous sommes croyants, fils de croyants]

HAZAK ! HAZAK !

NB : Vous pouvez participer de manière éminente en soutenant la diffusion du LEK’HA DODI, en le dédiant pour la Refoua Chéléma ou pour l’Élévation d’un proche parent.

Le Rav et le professeur

Rav Hilel Eizenberg raconte :

J’ai dispensé un cours à l’université de Hylland Park et j’ai soumis la question suivante aux étudiants : si vous découvrez que votre professeur est entré dans un bar s’est saoulé et disputé avec d’autres clients est-ce que vous arrêterez de suivre ses cours ? Ils m’ont répondu qu’ils n’arrêteraient pas !

J’ai poursuivi : si on vous dit que le rav de la communauté a eu un tel comportement est-ce que vous continuerez de le suivre ? Ils ont tous dit non !

Quelle est la différence ???

La Tora est différente de toutes les autres sciences...

La Tora est un savoir qui modifie l’aspect des éléments, et surtout de l’être !

Parce que la Tora a pour effet d’élever l’homme jusqu’au ciel.

Celui qui n’évolue pas par la Tora n’est plus disposé à la dispenser.

Laissez-moi vous raconter cette merveilleuse histoire vraie de Rav Rosemblum qui est un enseignement fabuleux à appliquer au quotidien pour chacun de nous.

Il y avait à Bné Brak un juif très respecté du nom de Hagaon Rabbi Eliahou Dov Klaur, il est décédé il y a quelques années. Il a un fils, illustre érudit du nom de Rav Yéchaya Klaur, un Roch Kollel important à Bné Brak, l'élève incontesté du Rav Chakh zal. Son père a étudié à la yeshiva Rémayles à Vilnius, Rav Mikhel Yéhouda Lefkovitz a aussi étudié à Rémayles.

Un jour, on a fait savoir que le 'Hafets 'Haïm arrivait à Vilnius rencontrer Rav Haïm Ozer. Il arrive à Vilnius ! La semaine prochaine il est censé arriver ! Les étudiants ont commencé à s'organiser pour accueillir le 'Hafets Haïm. Le Hafets Haïm arrive !

Entre temps ce jeune homme Rav Eliahou Dov Klaur a reçu un télégramme de son père disant qu'il a entendu que le Hafets Haïm sort de Radine vers Vilnius pour rencontrer Rav Haïm Ozer. Il lui dit : « tout le monde va aller accueillir le Hafets Haïm. Toi tu n'y vas pas. Tu restes étudier au Beth Hamidrach, tu ne vas pas voir le 'Hafets 'Haïm !

Pourquoi ? car il y aura là-bas de grandes foules. Il y aura beaucoup de bousculades et je crains pour ta vie. Je ne veux pas que tu ailles voir le Hafets Haïm. Reste à étudier à la yeshiva. Imaginez-vous une telle chose. Une lettre pareille que fais-tu ? Tous les élèves s'organisent avec le Roch Yeshiva ; tout le monde y va, et ce jeune homme reçoit une lettre : "Tu ne vas pas !" Que faire ? Tu commences à dire « peut-

être qu'il a voulu dire ça, ou peut être autre chose ? moi je ne me trouverai pas là où il y a la foule, je monterai sur l'arbre, je serai petit de taille, je monterai sur le toit, on ne va pas me pousser. Tu commences à philosopher :« s'il savait que je n'allais pas être bousculé, il ne m'aurait pas interdit, j'irai dans un endroit où l'on ne me bousculera pas. Tu commences à réfléchir et surtout à cogiter.

Mais après d'intenses réflexions je décide de rester étudier à la yeshiva.

Les jeunes hommes reviennent de Vilnius ; ils reviennent de la rencontre avec le Hafets Haïm. Ils lui disent « Rav Eliahou Dov, aie aie aie tu as raté...Tu as raté ! c'était magnifique. Quel événement ! Le Hafets Haïm Nous avons vu la face du messie ! Nous sommes entrés avec le reste de la yeshiva et le Hafets Haïm a béni :« tout celui qui se trouve dans cette salle qu'il mérite la longévité » Une bénédiction du Hafets Haïm, d'une bouche sainte émane la bénédiction, nous avons tous reçu ensemble la promesse la longévité.

Il raconte qu'à ce moment son cœur s'est déchiré en mille morceaux. Non seulement ne pas voir le 'Hafets 'Haïm, mais aussi ne pas recevoir la bénédiction. Les années sont passées et son fils raconte, qu'il a noté le nom de tous ceux qui étaient présents lors de l'accueil du Rav. Tous ceux qui sont allés l'accueillir, tous, il les a tous notés. Il a voulu voir s'ils auraient tous la longévité, il a voulu vérifier ; C'est ce que le Hafets Haïm a sorti de sa bouche. Il a noté chacun. Ils ont tous passé la Choah, ils ont tous survécu à la Seconde Guerre

Mondiale, aucun n'est mort avant 90 ans ! ils ont tous dépassés les 90 !

Un jour, Rav Eliahou Dov revient de l'enterrement d'un ami qui était avec lui à la yeshiva et qui est décédé à l'âge de 93 ans. C'était le dernier jeune homme qui était sur la liste de ceux qui étaient chez le 'Hafets 'Haïm. Ses petits enfants sont venus et lui ont demandé « papi c'est le dernier ? » Il a dit « oui, le dernier. Ils sont tous partis, mais moi je suis encore là. Vous savez pourquoi ? parce qu'eux, ont reçu la bénédiction du Hafets Haïm, moi j'ai reçu la bénédiction d'Hachem ! Jusqu'à l'âge de 98 ans il marchait sans canne ! A 98 ans la canne était, comme on dit, pour plus de sûreté. Pourquoi ? car son père a dit « ne va pas » et la Torah promet « afin que tes jours s'allongent » C'est une promesse de la Torah que tes jours s'allongeront. Je ne vais pas écouter papa ? Tu perds la longévité ! »

Chabat par Ovadia Boccara

Sur le verset « Six jours, le travail sera fait », les Sages commentent : il n'est pas écrit « Six jours, tu feras ton travail mais « Six jours, le travail sera fait ».

La Torah promet à tout Juif qui observe les lois du Chabbat que, pendant les six jours d'activités, Hashem l'aidera et le bénira de telle sorte qu'il ressentira que son travail se fait de lui-même.

La Tefila : ne jamais désespérer!

Par Patrick Amram

avec

Rav Jonathan Boccara

Au début de la paracha **Vaet'hanan**, la Torah nous fait entrer dans l'intimité de la tefila de Moché Rabbénou. Les Hakhamim enseignent dans le Midrash que Moché a adressé **515 prières** afin d'obtenir le droit d'entrer en Terre d'Israël, nombre correspondant à la guématria du mot **Vaéth'anan**.

Le **Mei HaChiload'h** (Rabbi Mordekhaï Yossef Leiner) pose alors une question fondamentale : quel enseignement tirer d'une prière qui semble avoir échoué ?

Il répond que Moché raconte cet épisode précisément pour enseigner le contraire de ce que l'on pourrait croire. Sa prière n'a pas été vaine. Même s'il n'est finalement pas entré en Erets Israël, sa tefila continue d'accompagner et de protéger le peuple juif à travers les générations. Une prière sincère ne disparaît jamais ; elle produit toujours un effet, même lorsque celui-ci n'est pas immédiatement perceptible.

Le Mei HaChiload'h remarque également que la Torah emploie ici le **binyan Hitpa'el** avec le verbe **Vaéth'anan**. Habituellement traduit par « j'ai imploré », ce verbe révèle en réalité une dimension plus profonde. Moché ne s'est pas contenté d'exprimer une demande : il est devenu lui-même un être entièrement rempli de supplication. La véritable tefila ne consiste pas seulement à prononcer des mots ; elle transforme celui qui prie.

Mais comment l'homme peut-il atteindre un tel état ?

Dans la même lignée de pensée, Rabbi Tsadok HaCohen de Lublin explique la phrase qui introduit la Amida : « **Hachem, ouvre mes lèvres, et ma bouche proclamera Ta louange.** » Cette introduction nous enseigne que la capacité même de prier est un don divin. C'est Hachem qui ouvre les lèvres de celui qui vient se tenir devant Lui. Cette idée éclaire également l'enseignement de la Guemara (Berakhot 34b) concernant Rabbi Hanina ben Dossa. Lorsqu'il priait pour un malade, il savait si sa prière serait exaucée : si sa tefila était *chegoura befi*, « fluide dans sa bouche », il savait qu'elle était agréée.

Rabbi Tsadok explique que le terme *chegoura* est apparenté à *chigour*, « l'envoi d'un émissaire ». Lorsque les paroles de la prière viennent naturellement, c'est qu'elles ont, pour ainsi dire, été « envoyées » par Hachem Lui-même. Le fidèle ressent alors qu'il n'agit pas seul : Hachem l'accompagne et lui inspire les mots justes. Comme dans toute action importante de la vie, l'homme a besoin de la **siyata dichmaya**, de l'aide du Ciel.

Le Mei HaChiload'h explique que c'est précisément ce que Moché a vécu. En devenant entièrement rempli de supplication, il a bénéficié de cette aide divine. Dès lors, comment imaginer qu'une prière inspirée par Hachem puisse rester sans effet ? Même si elle n'a pas obtenu le résultat attendu, elle ne pouvait pas revenir à vide.

De la tefila de Moché émergent ainsi deux enseignements essentiels.

Le premier est qu'aucune prière n'est véritablement perdue. Bien que Moché ne soit pas entré en Terre d'Israël, sa tefila continue d'accompagner les Bné Israël dans leur entrée en Erets Israël et tout au long de leur histoire.

Le second est qu'il n'existe ni situation désespérée, ni personne perdue. Même lorsque Moché savait que le décret divin lui interdisait l'entrée en Terre d'Israël, il n'a jamais cessé de prier. Tant que l'homme peut se tourner vers Hachem, il ne doit jamais renoncer. Le Mei HaChiload'h souligne enfin que Moché pensait que puisque cette prière lui avait été inspirée par Hachem, elle devait nécessairement être exaucée conformément à sa demande. Mais Hachem lui enseigne une leçon fondamentale : une prière est toujours accueillie, sans pour autant recevoir la réponse que l'homme attend. Seul Hachem connaît le véritable bien de chacun.

Les deux enseignements du Mei HaChiload'h se rejoignent alors naturellement. Si aucune tefila n'est jamais perdue, il n'existe aucune raison de cesser de prier. C'est précisément parce que chaque prière produit un effet, même invisible, que l'homme peut continuer à s'adresser à Hachem lorsque toutes les portes semblent fermées.

La leçon de Vaet'hanan est ainsi intemporelle : la prière n'est jamais inutile. Elle transforme celui qui prie, ouvre les portes de la miséricorde et produit toujours un effet, même lorsque celui-ci dépasse notre compréhension.



Tout est répétition par Rav Yona Ghertman

Le Talmud (traité Hagiga 9b) rapporte un dialogue autour d'un verset de Malachie (3, 18) : « Vous verrez de nouveau la différence entre le juste et le méchant, entre celui qui sert D.ieu et celui qui ne Le sert pas. » Bar Hei Hei s'étonne : le juste n'est-il pas déjà celui qui sert D.ieu ? Hillel répond que les deux expressions désignent en réalité deux justes accomplis, mais que l'un a révisé son étude cent fois, l'autre cent-et-une : « celui qui répète son chapitre cent fois n'est pas comparable à celui qui le répète cent-et-une fois. » Bar Hei Hei objecte : pour une seule fois manquante, serait-il donc appelé « celui qui ne L'a pas servi » ? Hillel répond par une image : le premier pas est aisé, c'est le dernier qui fait toute la différence.

La répétition doit être constante, illimitée, ne jamais s'interrompre. Le cinquième livre de la Torah (Dévarim), que nos maîtres appellent Michné Torah — « répétition de la Torah » —, redit ce que les livres précédents ont déjà énoncé. De même, la Torah orale, une fois mise par écrit, se nomme elle-même Michna, de la même racine : « répéter ». Mais quel est l'intérêt d'un savoir qui ne cesse de se redire ? S'agit-il d'acquérir une connaissance parfaite, ou bien de devenir, par la répétition, un homme que l'étude a changé de l'intérieur ?

Or, même cette dernière hypothèse est moralement discutable. Aldous Huxley, dans *Le Meilleur des mondes*, imagine une société où l'on instille aux enfants, par des phrases répétées durant leur sommeil, des opinions qu'ils prendront

ensuite pour les leurs propres. La répétition, là, ne façonne pas un homme libre : elle fabrique un homme conditionné, à qui l'on a substitué une pensée d'emprunt pour une pensée propre. La répétition talmudique viserait-elle un but semblable : faire de l'étude un dressage des Juifs ?

Et pourtant, l'être humain, dans sa psychologie profonde, est par nature un « être répétant ». Ce qu'on répète le plus souvent, ce sont nos erreurs. Le Tanakh tout entier raconte un peuple qui recommence, sans fin, les mêmes égarements. Jeunes, nous nous croyons promis à la sagesse que donnent les années ; puis vient le jour où nous reconnaissons, affligés, que les névroses restent et nous font répéter les mêmes travers, quel que soit l'âge.

La répétition de la Torah guérit-elle la répétition de nos fautes ? Ou nous permet-elle seulement de les répéter autrement, avec une nuance neuve, une subtilité nouvelle et une complexité décuplée ? À chacun d'en juger seul, après avoir répété et répété encore ses pages au beth hamidrash, le miroir tendu, chaque fois un peu différent, de nos propres vies.

Horaires Chabat Kodech

Nice

Parachat Vaéth'anan

Vendredi 24 juillet 2026

10 av 5786

Entrée de Chabat 20h

Samedi 25 juillet / 11av

Réciter le Chémâ avant 9h10

Sortie de Chabat 21h52

Rabénou Tam 22h30

Chabat Chalom dans le sourire

Message de Rav Michaël Douillet Yérouchalaïm

Le millième numéro de *Lekha Dodi* constitue une étape historique, fruit de près d'une vingtaine d'années de fidélité à la Torah et à sa transmission.

Il est intéressant de relever une harmonie numérique autour de cette réalisation. La **Guématria** de « **Lekha Dodi** » est de **74**, celle de Rav Imanuel est de **399**, et celle de la **Yechiva Torat Haïm** est de **1401**. Leur somme atteint **1874**, un nombre qui réunit symboliquement le maître, l'institution et l'œuvre qu'il a fait naître.

Depuis son premier numéro, **Lekha Dodi** accompagne chaque semaine ses lecteurs dans l'étude de la Paracha, diffusant les enseignements de la Torah bien au-delà des murs de la Yechiva. Ce **1000^e numéro** témoigne de l'engagement inlassable du Rav Imanuel et de la **Yechiva Torat Haïm**, dont le dévouement, la persévérance et l'amour de la Torah ont permis, semaine après semaine, d'éclairer des milliers de lecteurs. Le roi David lui-même résume admirablement cette mission :

« *Ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière sur mon sentier.* » (Téhilim 119, 105)

Fait remarquable, la **Guématria** de ce verset est de **1874**, identique à celle de « **Lekha Dodi** » (74), Rav Imanuel (399) et **Yechiva Torat Haïm** (1401) réunis. Une magnifique allusion à la vocation de cette publication : depuis **mille numéros**, diffuser la lumière de la Torah, éclairer les lecteurs à travers la Paracha de la semaine et symboliser l'unité d'une même mission : enseigner, transmettre et faire rayonner la Torah.

Joyeux anniversaire

Les 515 prières de Moché : pourquoi continuer à prier ?

par

Rav Jonathan Boccara

Les 515 prières de Moché ne visaient pas à faire changer Hashem d'avis ; elles avaient pour but de transformer celui qui priait.

Si Hashem avait décrété que Moché n'entrerait pas en Terre d'Israël, pourquoi continuer à prier ? Une seule Tefila n'aurait-elle pas suffi ? À première vue, les 515 prières de Moché semblent défier toute logique. Pourtant, le Baït HaAyin révèle ici l'un des plus profonds enseignements sur la Tefila : elle ne vient pas seulement changer notre situation, elle vient avant tout nous changer nous-mêmes.

Moché raconte aux Bné Israël :

« J'implorai Hashem en ce temps-là en disant : "Mon Seigneur Hashem, Tu as commencé à montrer à Ton serviteur Ta grandeur et Ta main puissante... Laisse-moi traverser, je Te prie, afin que je voie cette bonne terre au-delà du Jourdain, cette belle montagne et le Liban." » (Dévarim 3, 23-25)

Le premier mot de la Parasha, Vaét'hanan, interpelle les Sages. Sa valeur numérique est de 515, d'où leur enseignement selon lequel Moché récita 515 Tefilot.

Ce nombre peut surprendre. Alors que, malgré toutes ses prières, le décret divin ne semble pas changer, pourquoi Moché persévère-t-il ? N'est-ce pas le comportement du sot que de répéter inlassablement la même action en espérant un résultat différent ? Pourtant, les H'ah'amim enseignent dans la Gmara (Brah'ot 32b) : « Si un homme voit que sa prière n'a pas été exaucée, qu'il prie de nouveau. » En quoi la seconde

prière est-elle différente de la première ?

Une autre difficulté apparaît dans le verset. Moché dit avoir prié « Lemor » – en disant. Mais à qui parlait-il ? La Tefila est un dialogue intime entre l'homme et son Créateur ; Moché ne s'adressait évidemment pas aux Bné Israël.

Pour répondre à ces questions, le Baït HaAyin (Rabbi Avraham Dov Auerbach d'Avritch) introduit une distinction fondamentale entre deux formes de Yirat Hachem.

La première est la Yirat HaOnesh, la crainte du châtement. L'homme accomplit les mitsvot parce qu'il redoute les conséquences de ses fautes. Cette motivation est légitime, mais elle demeure centrée sur lui-même : il sert Hashem afin d'éviter la sanction. La seconde est la Yirat HaRomemout, la crainte née de la grandeur divine. Ici, le regard change complètement. L'homme contemple la majesté infinie du Créateur et prend conscience de la petitesse de sa propre existence. Face à cette immensité, son ego s'efface naturellement. Ce n'est plus la peur qui anime son service de Dieu, mais l'émerveillement, l'humilité et le désir de vivre constamment en Sa présence. C'est cette crainte que les Sages appellent Yirat Réchit, le fondement même de la Création. Le Baït HaAyin voit dans les tefillins une allusion à ces deux niveaux. Les tefillins du bras, placés sur le côté gauche, symbole de la rigueur, représentent la Yirat HaOnesh. Les tefillins de la tête symbolisent, quant à eux, la connaissance de Dieu et la Yirat HaRomemout. Toute la vie spirituelle consiste précisément à passer progressivement de l'une à l'autre.

C'est ce que recherchait Moché. Par son immense humilité, il

estimait ne pas avoir encore atteint la perfection de la Yirat HaRomemout. Il aspirait à entrer en Terre d'Israël, lieu où cette proximité avec Hashem peut être vécue dans toute sa plénitude.

C'est ici que tout s'éclaire. Les 515 prières de Moché n'étaient pas 515 répétitions d'une même demande. Elles constituaient les 515 marches d'une même ascension spirituelle.

La Tefila n'est donc pas une répétition ; elle est une progression. Chaque prière est différente parce que celui qui prie est déjà devenu différent.

Chaque Tefila élevait Moché d'un degré supplémentaire. Sa compréhension de Hashem s'approfondissait, son humilité grandissait et sa relation avec le Créateur devenait toujours plus intime. Lorsqu'un homme prie une seconde fois, ce n'est déjà plus le même homme qui s'adresse à Hachem.

Le Baït HaAyin relève une première allusion saisissante : « Yad », qui évoque les téfilines du bras, possède une valeur numérique de 14, tandis que « Roch », qui évoque les téfilines de la tête, vaut 501. Ensemble, ils totalisent 515. Les 515 prières de Moché symbolisent ainsi le passage de la Yirat HaOnesh à la Yirat HaRomemout.

Il ajoute une seconde allusion : la valeur numérique de « Lemor » est identique à celle de l'expression « Hen Yirah ». Les Sages expliquent que le mot « Hen » désigne ce qui est unique. Ainsi, Lemor fait allusion à cette crainte unique, la Yirat HaRomemout, qui constitue le sommet de l'Avodat Hashem et la finalité même de la Création.

Cette lecture éclaire également le verset des Tehilim : « Espères-en Hashem ; fortifie ton cœur ; puis espère de nouveau en Hashem. » Pourquoi le verset demande-t-il d'espérer une seconde fois ? Parce qu'entre les deux apparaît

l'expression : « que ton cœur se fortifie ». La première Tefila n'a peut-être pas encore changé la réalité, mais elle a déjà transformé celui qui priait. Son cœur est devenu plus fort, sa émouna plus profonde et sa proximité avec Hashem plus intense. La seconde Tefila est donc, par essence, différente de la première.

Nous comprenons désormais l'enseignement de la Gmara : « S'il voit que sa prière n'a pas été exaucée, qu'il prie de nouveau. » Non parce que Hashem aurait besoin d'entendre une seconde fois la même demande, mais parce que la seconde prière ne sort jamais de la bouche du même homme. Les 515 prières de Moché nous révèlent ainsi l'un des plus grands

secrets de la Tefila. Prier ne consiste pas seulement à demander ; c'est accepter de se laisser transformer. Chaque Tefila est une marche supplémentaire vers Hashem. Et lorsqu'un homme s'élève ainsi de prière en prière, il découvre que le plus grand changement n'est pas toujours celui qui s'opère autour de lui, mais celui qui s'accomplit en lui.



LA MEDECINE LE SHABAT Par Virginie Boccara

La Torah dit, dans la parasha de Vaeth'anan (5/12-15) : « Souviens-toi du jour du Shabat pour le sanctifier. ». Comment sanctifie-t-on le Shabat ?

Le Ramban explique que sanctifier le Shabat consiste à le consacrer à des activités saintes, à des occupations spirituelles. Sanctifier le Shabat signifie donc l'utiliser d'une manière qui nous sanctifie nous-mêmes.

Lorsque nous regardons les versets expliquant le Shabat ici, nous pouvons voir que la Tora précise au chapitre 5 verset 14 : « Le septième jour est un Shabat pour Hashem ton D.ieu. » Que signifie l'expression : « un Shabat pour Hashem » ?

Le Sforno explique qu'il s'agit d'un jour entièrement **consacré à Hashem**. Nous devons étudier Sa Torah, observer Ses mitsvot et nous consacrer à Son service. Ainsi, nous devons ressentir qu'à chaque instant du Shabat nous sommes **en relation avec Hashem**.

Durant la semaine, absorbés par nos multiples occupations, notre esprit s'éloigne parfois du sentiment de proximité d'avec Hashem, de la conscience de Sa protection et de Sa bienveillance. Le Shabat, en revanche, l'homme doit sentir qu'il se tient devant Hashem et combien Celui-ci lui est proche. Toute la *émouna* et tout le *bita'hon* qu'une personne possède se renforcent le Shabat. En remplaçant l'agitation de la semaine par **la sérénité du Shabat**, l'homme peut ressentir davantage la sollicitude d'Hashem, dont il n'a pas toujours pleinement conscience durant les jours ouvrables. En nous consacrant à des activités spirituelles pendant le Shabat, nous nous rapprochons d'Hashem.

Le Shabat exige un **état d'esprit particulier** : un état dans lequel rien ne vient nous détourner de cette proximité avec Hashem. La sérénité du Shabat

requiert que, même si des événements susceptibles de nous causer de la douleur, de la détresse ou de la tristesse surviennent, nous nous élevions au-dessus d'eux, car le Shabat nous devons être proches d'Hashem.

Nous retrouvons d'ailleurs dans le Birkat Hamazon le passage de *retsé*, dans lequel nous disons que le Shabat nous conduit à un profond amour (*lanouah' bo béahava*) du Maître du monde. Et nous demandons à Hashem qu'il n'y ait en ce jour de repos ni détresse, ni souffrance, ni gémississement.

Que signifie cette demande ? Ne souhaitons-nous pas être épargnés par la souffrance également le dimanche ? Si nous demandons à Hashem de nous préserver de la tristesse et de la souffrance, pourquoi préciser : « en ce jour de repos » ?

Le Eitz Yossef explique que la souffrance fait parfois partie de la condition humaine. Il arrive que l'homme doive endurer des épreuves ou laisser échapper un soupir. Mais nous demandons à Hashem : « Ne nous éprouve pas le Shabat. Aide-nous à ne pas être confrontés à des situations suscitant tristesse, douleur ou soupirs, **afin que la sérénité du Shabat ne soit pas altérée**. Nous désirons que la tranquillité du Shabat soit parfaite. »

La tristesse et les soupirs sont incompatibles avec l'esprit du Shabat. Hashem attend de nous que nous soyons dans un état de sérénité, proches de Lui. Même si une difficulté survient, nous devons être capables de ne pas nous laisser submerger, d'avoir confiance que tout finira bien, de ne pas être bouleversés ni effrayés, afin de préserver la tranquillité propre au Shabat.

C'est comme si nous disions à Hashem : « Même face à une souffrance physique, nous nous efforcerons de détourner notre esprit de la douleur en orientant nos pensées vers Toi. »

Mais voilà que lorsque nous étudions les lois relatives aux **traitements médicaux le Shabat**, elles peuvent parfois nous paraître étonnantes, puisque,

dans certains cas, il nous est interdit de soulager la douleur. **Comment cela s'accorde-t-il avec l'esprit du Shabat ?**

Nous savons tous que la Tora nous ordonne de nous soigner. Non seulement il est permis de consulter un médecin, mais il est souvent du **devoir** de chacun de tout mettre en œuvre pour retrouver la santé.

Néanmoins, chacun sait que **ce ne sont pas les médicaments qui guérissent**, mais Hashem. Les médicaments ne sont que des moyens, c'est la Tefila qui leur donne leur efficacité. Avant de prendre un médicament, chaque juif prie Hashem pour que ses démarches aboutissent à la guérison. De même, trois fois par jour, nous prions : « Guéris-nous, Hashem, et nous serons guéris ». **C'est la Tefila qui apporte la véritable guérison.**

Pourquoi donc, le Shabat, sommes-nous parfois privés non seulement de certains médicaments, mais **même de la possibilité de prier explicitement pour une guérison**, comme l'exprime la formule : « *Shabat hi miliz'ok* » (« Le Shabat n'est pas un jour pour crier vers Hashem ») ? On pourrait croire que nous sommes privés du remède le plus efficace qui soit : la prière. (chacun se réfèrera à son Rav pour apprendre dans quelle situation il est permis de prendre un médicament et/ou prier pour sa guérison) La Guemara explique cela de manière remarquable. Lorsqu'on rend visite à un malade le Shabat, on lui dit : « *Shabat hi miliz'ok, refoua kero va lavo*/le Shabat il n'est pas temps de crier, et la guérison est proche de venir. »

Selon Rabi Méïr, on ajoute : « *Yeh'ola hi shéterah'em* ». Rachi explique que cela signifie que le Shabat lui-même possède la capacité d'apporter la guérison. Shabat lui-même a le pouvoir de guérir, quand toi, en tant que personne malade, tu es **capable d'élever ton être, de t'empêcher de t'inquiéter** à propos de ta maladie comme tu le ferais d'ordinaire. Quand tu peux ressentir la confiance en Hashem, une confiance qui peut seulement être atteinte le Shabat, et quand tu honores le Shabat et n'étant PAS un prieur, tu montres ta confiance en Hashem et tu es plus proche d'Hashem. Alors le Shabat lui-même amène la *refoua* !

Shabat remplace toutes les Tefilot que tu aurais pu prier et tous les moyens médicaux interdits le Shabat ! **Shabat prend leur place !**

Ce n'est pas une privation. C'est plutôt une *segoula* spéciale, une des qualités particulières du Shabat : Shabat peut amener la *refoua*. *Shabat hi miliz'ok ourefoua kero va lavo*. Parce que Shabat nous n'implorons pas pour la *refoua*, nous ne nous laissons pas aller à ressentir de la tristesse ou de l'inquiétude, cela amène *refoua* et *yeshoua*.

Ki Hashem Hou baal hayeshouot oubaal haneh'amot/Le maître du monde nous amènera toutes les guérisons et délivrance, à travers le Shabat, avec Shabat, le Shabat !

Tiré de la préface de Rav Hagaon Matityahou Salomon z"l au livre "Halachos of refuah on Shabbos" de Rav Ysroel Pinchos Bodner et Rav Daniel B. Roth, MD.

Message de Tsipora Fawaz

Comment écrire un mot, une phrase, un article parmi toutes ces paroles de Torah ?

Pourquoi suis-je invitée à écrire dans ce qui contribue à nous nourrir chaque shabbat ? Comment puis-je même avoir l'audace de placer un mot à côté des articles lumineux de Rav Moshe MERGUI et de Rav Imanouel MERGUI ? Quest-ce que Hakadoch Barouh' Hou attend de moi dans cette mission si impressionnante ?

Je me souviens d'une question de Rav Imanouel MERGUI lors de la bar mitsva de mon fils Jérémie : Comment êtes-vous arrivée jusqu'au CEJ ? "Dans la douleur" lui ai-je répondu.

Rav Imanouel MERGUI, durant toutes ses années et j'espère encore de longues années, a su, durant ses chiourim, outre me transmettre sa Torah mais aussi m'a appris à aimer Hakadoch Barouh' Hou, à LE glorifier.

Chaque question posée est pour lui, une bonne question tant le respect et la bonté l'anime.

Bienveillance, transmission, gentillesse, rigueur, réflexion, questionnement sont quelques-unes de ses valeurs intrinsèques à chacun de ses chiourim.

Une élève reste pour son maître, une élève.

Merci Rav

Merci Hakadoch Barouh' Hou.

Le secret du nombre 1000 : quand l'immense revient à l'Un

Par Rav Adam Guez

La Torah utilise souvent le nombre 1000. Pourtant, dans certains contextes, ce nombre ne semble pas être uniquement une quantité mathématique précise. Les commentateurs nous enseignent que le « mille » peut exprimer une réalité qui dépasse la mesure habituelle de l'homme.

La Torah dit : « Sache qu'Hachem ton D.ieu est le D.ieu, le D.ieu fidèle, qui garde l'alliance et la bonté envers ceux qui L'aiment et ceux qui gardent Ses commandements, jusqu'à mille générations. » (Dévarim 7,9)

Sur les mots : Mille générations HaKtav VeHaKabalah rapporte les paroles de la Mekhilta : « Mille générations » signifie une réalité « sans limite de recherche et sans nombre. »

Il rapporte également l'explication du Ibn Ezra : « Le sens de "mille générations" est : sans fin, et cela dure pour toujours. »

Puis il explique : « Car mille est un nombre général. » C'est-à-dire que le nombre 1000, dans le langage de la Torah, peut dépasser sa valeur numérique exacte. Il devient une manière d'exprimer une grandeur immense, une durée ou une quantité qui dépasse le calcul humain ou même l'infini.

Le mille représente alors ce que l'homme ne peut plus mesurer.

Mais il existe une deuxième dimension, encore plus profonde.

En hébreu, le mot "alef" signifie « mille ». Or c'est aussi le nom de la première lettre de l'alphabet : Le Aleph qui possède la valeur numérique 1.

Le « 1 » est le commencement des quatre degrés du nombre : les unités 1, les dizaines 10, les centaines 100 et les milliers 1000, c'est un retour circulaire.

L'idée est profonde : lorsque les nombres se développent jusqu'au millier, ils ne quittent pas leur origine. Le mouvement revient au Aleph au « 1 ». Le sommet de la multiplicité retrouve sa source dans l'unité.

Le 1000 n'est donc pas l'opposé du 1. Le 1000 est le 1 qui s'est déployé. C'est l'unité qui apparaît à travers une multitude de formes.

C'est également une leçon pour notre vie.

Nous avons souvent l'impression d'être entourés par « mille et une » choses : mille préoccupations, mille



événements, mille détails qui semblent séparés les uns des autres. Nous voyons la multiplicité.

La Torah nous invite à chercher le 1 Aleph caché dans le 1000 Élèf.

Derrière les mille détails de l'existence, il n'y a pas mille volontés différentes. Il y a une seule Providence.

Derrière la diversité du monde, il y a une seule source.

Et lorsque l'homme apprend à voir le 1 au cœur du 1000, il découvre que toute la complexité de sa vie est en réalité reliée à Hachem qui est appelé Aloufo Chel Olam, le Maître du monde : le mot Alouf, qui signifie « Maître » ou « Chef », partage la même racine "elef".

Le monde semble composé de milliers de réalités, mais toutes sont dirigées par un seul Maître.



Lekha Dodi 1000 **par David Tetelbaum**

Je n'aurais jamais imaginé écrire quelques lignes dans le Lekha Dodi mais j'ai eu envie de participer à mon humble niveau à cette belle fête en l'honneur du millième numéro aux côtés de mes Maîtres.

Vaet'Hanan est pour moi la parasha de l'abnégation et de la responsabilité.

Moshé Rabbénou supplie Hachem de rentrer en Eretz Israel. Sa demande est refusée. Moshé reprend immédiatement son enseignement auprès de la nouvelle génération, établit des villes refuges pour l'avenir, répète les 10 Paroles et enseigne le premier paragraphe du Chéma aux Béné Israel. Il renforce ensuite leur confiance en Hakadoch Baroukh Hou et les enjoint d'enseigner à leur tour la tradition à leurs enfants. Enfin, Moshé Rabbénou nous apprend que la relation entre Hachem et son peuple est une relation d'amour et de promesse, dans cet ordre [Dévarim, 7 ;8].

Les livres de Rav David Fohrman m'ont appris que la Torah contient souvent son propre commentaire, à condition de dépasser ce qu'il appelle « l'effet berceuse » : lorsque nous connaissons un récit par cœur, nous risquons de ne plus vraiment le lire. [Adam et Eve, Cain et Abel, chapitre 1]. Ainsi, chaque année nous nous laissons bercer par la conquête d'Israel et passons peut-être à côtés d'éléments surprenants dans le récit.

Personnellement, je suis surpris par le comportement de Moshé Rabbénou. Moshé a tout sacrifié pour son peuple. Élevé au palais de Pharaon, il doit fuir l'Égypte après avoir défendu un Hébreu. Lorsqu'il revient pour délivrer les Béné Israël, ceux-ci doutent de lui et lui reprochent même l'aggravation de leurs souffrances. Puis, durant les quarante années dans le désert, ils ne cessent de l'éprouver. Pourtant, lorsque Hachem lui refuse définitivement l'entrée en Eretz Israël, Moché Rabbénou ne s'attarde pas sur son propre destin. Il ne se révolte pas. Il ne nourrit aucun ressentiment envers le peuple. Au contraire, il s'empresse de lui transmettre une dernière fois la Torah et de préparer son avenir dans les meilleures conditions possibles, afin que le Am Israel puisse réaliser le rêve de Moshé : accomplir les mitsvot qui ne peuvent s'accomplir qu'en Eretz Israel. Au lieu de sombrer dans la colère ou la dépression, Moshé Rabbénou comprend que la volonté d'Hachem le dépasse et que rien n'existe à part Lui (Ein Od Milvado). Les plans divins sont pour le bien et

Moshé souhaite y contribuer jusqu'au bout, même s'il aurait préféré qu'ils se dessinent autrement.

Alors pourquoi vouloir influencer les plans d'Hachem et prier pour rentrer en Eretz Israel ? Rachi nous apprend qu'en réalité le plaidoyer de Moshé avait aussi une autre visée bien plus altruiste que l'apparence égoïste de sa requête. Ses prières étaient aussi destinées à la postérité. Il n'a jamais désespéré et a continué à prier en dépit de la déclaration solennelle de D.ieu qu'il ne rentrerait pas dans le Pays. De même nous ne devons jamais renoncer à la miséricorde de D.ieu car les portes des larmes sont toujours ouvertes [Rachi, Devarim, 3;23]. Vaet'Hanan représente parfaitement l'esprit du CEJ et du Lekha Dodi. Ne pas s'arrêter devant un obstacle, aussi grand soit-il. Dépasser ses propres soucis et faire de l'autre sa priorité. Répéter et approfondir les enseignements de la Torah, perpétuer notre tradition et préparer l'avenir et la venue du Machiah. Autrement dit, placer notre amour et notre confiance en Hachem.

En tant que père de famille, cette parasha me touche particulièrement. Elle me rappelle que notre première responsabilité est ce que nous transmettons à nos enfants, par nos paroles, mais surtout par notre exemple.

Je remercie Rav Moché Mergui et Rav Imanouel Mergui de m'accueillir chaque semaine au CEJ pour prier et étudier.

Je remercie également Rav Jonathan Boccara, Rav Ilan Draï et JérémY Hanoune pour toutes ces heures de limoud à vos côtés.

Et je prie pour la guérison rapide et totale de Dahlia Chaya bat Ella Rivka.

Lekha Dodi dédié à la mémoire de

Esther H'aya bat Emilie

Yaakov ben Maïssa

Yéochoua Berdah ben Rah'el

**Rav H'alfa Gérard
ben Chalom Mordéh'aï**

Patrick Vita Haï ben Sara

Henri Aaron ben Mazal Tov Benarroch

זכרונם לברכה

1 000 : quand un nombre devient un message

Par Michaël Bellaïche

« Dans la Torah, un nombre n'est pas seulement une quantité : c'est une essence. »

Lorsque nous ouvrons un livre d'histoire les nombres servent à mesurer le temps ou les distances. Ils répondent à la question : combien ? Mais dans la Torah, les nombres prennent une dimension métaphysique. Ils ne sont pas là pour compter, mais pour nous faire comprendre la structure du monde.

La Torah aurait pu dire « beaucoup » ou « une multitude ». Pourtant, elle choisit chaque chiffre avec une précision chirurgicale. Pas un mot, pas une lettre, pas un nombre n'est écrit par hasard. Comme l'enseignent les Sages : « Tourne-la et retourne-la, car tout s'y trouve. » Pirkei Avot:5:22:1

Pourquoi sept jours pour la Création ? Pourquoi quarante jours pour le Déluge ou le don de la Torah ? Pourquoi douze tribus ? Parce que les nombres sont des symboles porteurs d'une mission.

Le secret du mot Élef (1 000) :

À première vue, mille représente l'abondance. Mais en hébreu, le mot pour mille est Élef.

Ce mot partage ses lettres avec deux concepts fondamentaux :

1. Alouf : Le chef, le maître, celui qui enseigne.
2. Aleph : La première lettre de l'alphabet, qui a pour valeur numérique 1.

Cela nous révèle un secret extraordinaire : le nombre 1 000 n'est rien d'autre qu'un 1 qui s'est déployé dans toutes les dimensions de la réalité. C'est l'unité divine qui s'exprime dans la multiplicité de la création.

La grandeur par la transmission

Le lien entre Élef (1000) et Alouf(maître/guide) nous enseigne que la véritable grandeur ne réside pas dans l'accumulation, mais dans la capacité à élever. Un homme peut posséder une fortune ou un savoir immense, mais s'il ne transmet pas, il reste un "un" isolé. Lorsqu'il commence à enseigner, à guider, à éclairer son entourage, il transforme son unité en une force de frappe "mille fois" plus grande. C'est le sens de la bénédiction que Moshé Rabbénou adresse au peuple : « Que Hachem, le D. de vos pères, vous multiplie mille fois davantage. » Pirkei Avot:5:22:1 Moshé Rabbénou ne souhaite pas seulement une croissance démographique. Il prie pour que chaque individu devienne un "maître" (Alouf), capable de multiplier la lumière reçue pour la transmettre aux générations futures.

Le "Un" au milieu du "Mille"

Le Maharal de Prague explique que le nombre 1000 représente la complétude du monde physique (10 x 10 x 10). Arriver à 1000, c'est toucher à la limite de ce que ce monde peut offrir.

Mais si l'on retire le Aleph (Dieu, l'Unité) du mot Élef (1000), il ne reste que le mot Pèlè, le miracle, ou le vide. Cela nous rappelle que dans toute réussite matérielle ou quantitative (les 1000), nous devons toujours chercher le "Un" (le Créateur) qui donne sens à l'ensemble.

Celui qui étudie la Torah est appelé à transformer le Élef (le nombre) en Oulpan (l'étude), car les mêmes lettres forment aussi le mot signifiant "apprendre".

Par ces mots je voudrais remercier Rav Mergui et Rav Imanouel ainsi que l'ensemble des Colleman du CEJ qui m'ont permis d'écrire ces quelques lignes.

Kol Tov !

Le lit d'une araméenne

Par Tsila Boccara

Rava fit plusieurs recommandations à ses enfants dont la deuxième était : « ne vous asseyez pas sur le lit d'une araméenne. »

Certains expliquent cette phrase de façon allégorique mais d'autres l'interprètent selon le sens simple à la suite de l'incident suivant : Rav Pappa se rendit chez une certaine araméenne qui lui proposa de s'asseoir sur un divan. Il refusa avant qu'elle ne soulève le lit. Lorsqu'elle le souleva, il découvrit un

enfant mort caché sous le divan (selon Rachi, l'enfant était le fils de l'Araméenne). Depuis cet accident, les sages recommandent de ne pas s'asseoir sur le lit d'une araméenne.

Cet épisode est raconté dans la Guemara Pessah 'Im 112B. Là, Rachi et Rachbam citent une version légèrement différente du conseil « ne vous asseyez pas sur le lit d'une araméenne ». Le conseil est attribué à Rabbi Yehouda Hanassi, le grand Tanna qui a rédigé la Michna vers l'an 200 de l'ère commune. Rachi et Rachbam écrivent que Rav Pappa était allé chez cette araméenne pour recouvrer une somme

d'argent qu'elle lui devait. Avant la visite du sage, cette femme avait étranglé son propre fils et l'avait caché sous un lit. Quand Rav Pappa est arrivé chez elle, elle lui a proposé de s'asseoir sur le divan en attendant qu'elle aille chercher la somme. Il s'est donc assis sur le lit et, lorsqu'elle est revenue, l'araméenne a fait semblant de découvrir le cadavre de son fils sous le lit. Elle a calomnié Rav Pappa en prétendant qu'il avait tué son fils en s'asseyant. A la suite de cette accusation, Rav Pappa a dû fuir le pays. Au-delà de son contexte historique, on peut y voir un enseignement qui dépasse le cas particulier évoqué par la Guemara.

Essayons de transposer cet enseignement en 2026... Sans prétendre que c'est le sens premier de la Guemara, on peut y voir un enseignement très actuel : si les Sages ont conservé cet épisode, ce n'est évidemment pas pour nous mettre en garde contre les lits des Araméens. Ils nous enseignent un principe intemporel : lorsqu'une personne mal intentionnée veut nous piéger, les apparences peuvent être fabriquées contre nous.

Il nous faut faire preuve de prudence lorsque nous nous retrouvons dans un environnement que nous ne connaissons pas, et faire attention à ou aux images que nous renvoyons voire envoyons. De nos jours, tout peut être utilisé dans une intention mauvaise,

comme cette araméenne qui a voulu piéger Rav Pappa. Aujourd'hui, avec les outils d'intelligence artificielle, il devient de plus en plus facile de fabriquer des images très réalistes. Cet enseignement de la Gmara nous apprend à la fois à ne pas faire preuve de naïveté (protéger nos images et notre identité) et à la fois à ne pas croire tout ce que nous voyons, une image ne vaut pas cent mots... Prenons un exemple : si quelqu'un me montre une photo générée par l'IA qui me montre en train de manger un hamburger au Mcdo , est ce que cela prouve que j'ai réellement mangé au Mcdo ? Bien sûr que non. Pourtant, si cette photo circule sur les réseaux sociaux ou dans un groupe WhatsApp, certains pourraient très vite en tirer des conclusions sans chercher à vérifier. Ce n'est pas le hamburger qui est grave. Ce qui est grave, c'est la facilité avec laquelle une image peut salir une réputation.

Ou encore imaginons qu'une personne reçoive une image générée par IA me montrant en train de signer un document, de tenir des propos que je n'ai jamais tenus ou de me trouver dans un endroit où je ne suis jamais allé. Une image ne constitue plus, aujourd'hui, une preuve.

Pendant des siècles, "voir c'était croire". Aujourd'hui, voir ne suffit plus pour croire.



Ticha Béav et Yom Kippour **par Daphné Draï**

Le jour de Ticha beav rappelle la destruction du 2eme Bet Hamikdash par les romains. Pour cette raison, il nous est interdit de manger et boire depuis la veille, de porter des chaussures en cuir, de se parfumer, d'avoir des relations conjugales.

Étrange ressemblance avec Yom Kippour ?

Au traité Taanit page 30, Raban Chimon ben Gamliel dit : tout celui qui mange et boit le 9 Av, c'est comme s'il mange à Yom Kippour. Raban Chimon Ben Gamliel compare le jour de Kippour avec celui de Ticha Beav. Rappelons que quelqu'un qui mangerait à Kippour est passible de Karet (retranchement) !

La question est donc pourquoi accorder une telle importance à ce jour du 9 av et quel peut être le point commun entre ce jour et celui de Kippour ?

A première vue, leurs significations sont pourtant différentes ?

Yom Kippour est le jour du pardon

Et Ticha beav est un jour de deuil, nous pleurons la destruction du Bet Hamikdash.

Il n'y a aucun rapport évident entre ces 2 jours ???

Pour tenter de répondre, rappelons que le jour de ticha béav nous sommes habitués à lire la meguila de Eih'a écrite par le prophète Yirmiya .

C'est une prophétie dans laquelle il raconte les atrocités qui se sont passées lors du 9 Av. Ces événements sont envoyés par Hachem.

Au chapitre 2 verset 17 : « L'Éternel a accompli ce qu'il avait résolu ; il a exécuté la parole qu'il avait décrétée dès les temps anciens. Il a détruit sans épargner ; il a réjoui l'ennemi à ton sujet, il a relevé la force de tes adversaires. »

Pourquoi Hachem a-t-Il fait cela ?

Car nous L'avons abandonné.

Mais ce n'est pas seulement un triste récit, c'est aussi un message d'espoir. Au chapitre 3 verset 25 il est écrit : « L'Éternel est bon envers ceux qui espèrent en lui, envers l'âme qui le recherche. »

De plus vers la fin de la meguila, nous (tout le peuple) implorons Hachem de nous sauver. Et au chapitre 3 verset 55 : “Mais j’ai invoqué Ton nom des profondeurs de la fosse”, verset 56 : « Tu as entendu ma voix ; ne détourne pas Ton oreille de mon appel au secours, de mon cri. »

Et nous finissons Eih’a en disant : (5/21) « Ramène-nous à toi, ô Éternel, et nous reviendrons ; renouvelle nos jours comme autrefois. »

Ce que nous voyons donc c’est que le lieu de notre pardon a été détruit (le Bet Hamikdach) et malgré cela, nous continuons à demander à Hachem de nous ramener vers Lui, de nous aider à faire techouva, bref de ne pas « fermer la porte ».

A Yom Kippour c’est un peu la même chose, nous nous tenons devant Hachem assumant et confessant nos fautes et nous Lui demandons qu’Il nous pardonne, bref qu’Il « ne ferme pas la porte ».



Numéro1000 **par Rav Gad Amar**

Quand Rav Imanouel m'a demandé d'écrire un article pour le numéro 1000 du Lekha Dodi, je me suis dit que c'était en quelque sorte un anniversaire.

Alors je me suis demandé : comment se doit-on de fêter un anniversaire, chez nous ?

Fêter son anniversaire ?! Hass Vé Chaloom ! Mais c'est strictement interdit ! "Vous ne suivrez les coutumes des Goyim" ! (Vayikra 18,3)

Bon, sérieusement ; Y a-t-il une vraie raison dans le judaïsme de le fêter, où est-ce une simple occasion sympathique de se réunir et de faire la fête ?

Dans la Torah, nous trouvons deux personnages qui ont fêté leur anniversaire. Le premier était Pharaon, roi d'Égypte ; dans Chémot, au chapitre 40, il envoie ses deux courtisans en prison. Yossef prédit au maître échanson qu'il sortira de prison et reprendra son poste ... pour l'anniversaire de Paro.

On peut cependant argumenter que ce n'est pas une preuve : il s'agit d'un roi non-juif, racha et antisémite. De plus, il est courant dans un royaume de fêter l'anniversaire du roi, comme le jour de son accession au trône ou la mort de son père. (voir Talmud Avoda Zara, 10a)

Le second personnage n'est autre que ... Moché Rabbénou ! "J'ai cent vingt ans aujourd'hui." (Devarim, 31,2). Cependant, s'il connaissait forcément sa date de naissance, rien n'indique qu'il soufflait les bougies

tous les ans. (J'ai d'ailleurs du mal à imaginer la scène !)

Le Ben Ich Haï rapporte à ce sujet le passage bien connu, rapporté dans la Hagada de Pessah. Rabbi Elazar Ben Azaria a dit : j'ai l'air d'être âgé de soixante-dix ans. En fait, ce jour était celui de son dix-huitième anniversaire. Et ce jour-là, il y eut un miracle, qui le fit paraître plus âgé et lui permit d'être nommé Roch Yéchiva. (Voir Gmara Bérakhot 28a)

Il y a toutefois un anniversaire que tous les juifs fêtent, même les plus religieux : la Bar Mitsva, bien sûr !

Mais depuis quelle période dans l'Histoire a-t-on commencé à la fêter ? Même son origine halakhique n'est pas évidente. Et pour ce qui est de la Bat Mitsva, il est connu que c'est une célébration qui est très récente.

Ma famille vient du Maroc. Si les dates de naissance de nos parents étaient connues, elles n'étaient pas certaines : la bureaucratie de l'époque était également connue ! Je connais des personnes pour lesquelles la carte d'identité indique : né le : 1945, et c'est tout !

Il y a bien sûr une autre célébration de l'anniversaire qui existe dans tous les milieux : la Hazkara, (ou Azkara), le Yahrtzeit * (ou Johrtseit) en Yiddish. C'est le jour du décès d'un proche, où l'on rappelle son souvenir. On raconte que quelqu'un a demandé au Rav : jusqu'à quand dois-je faire la Hazkara de mon père ? Jusqu'à ta propre Hazkara, lui a-t-il répondu ! (Nétivot Ha Maarav, de Rav Bitton)

Meilleurs vœux au Lekha Dodi et à son fondateur, et au numéro 2000 !

[* Il est intéressant de noter que dans certaines communautés marocaines, la Azkara était appelée Yartsiat]

Chabat, le cœur de notre vie juive **Eleazar Boccara**

Imagine que ton corps soit comme une grande équipe. Chaque partie joue un rôle important : les jambes pour marcher, les mains pour écrire et les yeux pour voir. Mais il y a un organe dont tout le monde a besoin : le cœur !

Si le cœur ne fonctionne pas bien, le reste du corps ne peut pas continuer à travailler correctement.

Le Chabat est comme le cœur de notre vie juive. Il lui donne sa force et sa vitalité. C'est un cadeau précieux qu'Hashem a donné au peuple juif et que la Torah nous demande de garder et d'aimer.

Chaque semaine, le Chabat nous offre une pause dans nos activités. Nous pouvons passer du temps avec notre famille, prier, chanter, étudier la Torah et nous rapprocher d'Hashem. C'est pour cela que le Chabat est si important : comme le cœur pour le corps, il aide notre vie juive à rester forte et vivante.

Pourquoi la majorité des hommes peine pour s'enrichir ? par Daniel Brami

Il suffit d'observer le monde qui nous entoure. Depuis la nuit des temps des millions d'hommes consacrent leur existence à travailler, produire et accumuler toujours davantage. Chacun avance avec des raisons qui lui paraissent légitimes : assurer l'avenir de leurs enfants et petits-enfants pour leur permettre de vivre sereinement, offrir davantage de confort à leur famille ou préparer les années futures. Toutes ces motivations peuvent être nobles. Mais une question demeure : pourquoi cette quête semble-t-elle ne jamais connaître de limite ?

Le Ram'hal apporte une réponse d'une extraordinaire lucidité dans le Messilat Yecharim (chap. 11) : « L'avidité des honneurs est le sentiment le plus violent et le plus obstiné de toutes les passions du monde. » Si l'homme se contentait de ce qui lui est réellement nécessaire – une nourriture simple, des vêtements décents et un toit –, il lui serait relativement facile de subvenir à ses besoins. Mais il ne supporte pas d'être inférieur à son voisin. Il ne cherche plus seulement à vivre ; il cherche à posséder davantage, à paraître davantage et à être davantage. Ce n'est donc pas l'argent qu'il poursuit, mais le kavod. L'argent n'est que le moyen ; le besoin d'être reconnu est le véritable moteur.

Le Ram'hal poursuit : « La passion de l'argent enferme l'homme dans la prison du monde. Elle attache ses bras aux chaînes du joug des affaires. » Et cette prison ne s'ouvre pas lorsque la fortune est acquise. Bien au contraire, cette passion continue de l'affliger. Quand l'homme possède un compte en banque bien rempli, il pense alors que rien ne peut lui arriver. Comme l'enseigne nos Maîtres dans les Pirké Avot (2, 7) : « Multiplier les biens, c'est multiplier les soucis. » L'homme croit qu'il trouvera enfin le repos lorsqu'il possédera davantage d'argent ; il découvre bien souvent que ses inquiétudes n'ont fait que changer de visage.

Le Lekah Tov apporte une preuve saisissante de cette réalité : « La plus grande partie de la vie des hommes est vouée à la recherche des gains d'argent, et cette quête ne s'interrompt, pour ainsi dire, jamais. De jour comme de nuit, dans la canicule comme dans la rigueur de l'hiver, rien ne semble pouvoir les arrêter, pas même leur propre santé, qu'ils négligent souvent au profit des gains pécuniaires. » l'argent semble avoir priorité sur la santé pourtant lorsqu'un homme tombe malade il s'avère prêt à déboursier toute sa fortune pour recouvrer sa santé.

Kohelet résume ce drame en quelques mots : « Vanité des vanités, tout est vanité. Quel profit retire l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? » Plus loin, il ajoute : « Qui aime l'argent n'en est jamais rassasié », puis encore : « Tant que l'œil voit, il n'est jamais rassasié. » Nos Sages résument cette réalité par une formule saisissante : « Celui qui a cent en veut deux cents. » La matérialité ne peut donc jamais combler le cœur de l'homme ; plus il possède, plus son désir grandit.

Pourquoi ? Parce que la racine du problème est ailleurs. L'homme est composé d'une néchama et d'un corps. Or la néchama ne se nourrit ni d'argent, ni d'honneurs, ni de

réussite matérielle. Lorsqu'elle est privée de sa véritable nourriture, - qui n'est que spirituelle - un vide intérieur apparaît. L'homme tentera d'assouvir ce manque en courant vers l'accumulation de biens matériels, alors que seul le côté spirituel pourra combler son manque.

Le Ram'hal rappelle également une vérité fondamentale : « Il est impossible à un homme intelligent de croire que le but de la création soit son existence en ce monde. » Qu'est-ce, en effet, que la vie de l'homme ici-bas ? « La durée de notre vie est de soixante-dix ans, à la rigueur de quatre-vingts ans, et tout leur éclat n'est que peine et misère. » Même celui qui atteint un âge avancé finit par quitter ce monde comme s'il n'y avait jamais séjourné.

Il y a quelques jours, un ami d'environ quatre-vingts ans me confiait avant de partir à des examens médicaux : « J'ai amassé une fortune considérable, mais je n'en ai jamais profité. » En une seule phrase, il résumait le drame de tant d'existences : avoir passé sa vie à préparer demain sans jamais vivre aujourd'hui.

Une dernière question s'impose alors. Que restera-t-il de toutes ces années passées à courir après la richesse lorsque l'homme quittera ce monde ? Bien souvent, une simple azkara : une séouda ou un paquet de fruits secs autour desquels on récitera quelques bénédictions en sa mémoire. Puis chacun retournera à ses occupations... jusqu'à l'année suivante. Voilà tout ce que laisseront derrière eux tant d'années de sacrifices et d'inquiétudes. En revanche, la Torah étudiée, les mitsvot accomplies, les actes de bonté semés et tout ce que l'homme aura construit pour sa nechama l'accompagneront pour l'éternité.

Le matin, dans la téfila, la Michna (Péa 1,1) énumère plusieurs actes de bonté dont l'homme récolte les fruits dès ce monde : l'honneur dû aux parents, actes de bontés, visiter les malades, recevoir les invités, la fréquentation assidue de la synagogue, le rétablissement de la paix entre un homme et son prochain, ainsi qu'entre un mari et son épouse. Puis elle conclut par ces mots : vétaalmod tora kenegued koulam – L'étude de la Torah les vaut toutes. » Cette conclusion n'a rien d'anodin. Après avoir rappelé les mitsvot dont l'homme bénéficie ici-bas tout en conservant leur récompense pour le monde futur, la Michna met en lumière la suprématie de l'étude de la Torah. En effet, elle constitue la seule richesse que l'homme emporte véritablement avec lui, celle qui ne disparaît ni avec le temps ni avec la mort.

Le problème réside dans le fait que la majorité des hommes ne pense jamais au Olam Haba. C'est uniquement à la veille de sa mort ou quand il aura des soucis médicaux importants qu'il s'en souviendra.

Peut-être est-ce là la véritable leçon du Ram'hal. L'homme croit courir après l'argent, alors qu'il court bien souvent après le regard des autres. Tant qu'il mesurera sa valeur à ce que possède son voisin, aucune fortune ne lui suffira. Mais la racine de cette course est encore plus profonde : elle naît du fait que l'homme néglige sa nechama et cherche à combler, par la matérialité, un vide que seule la spiritualité peut remplir. Tant qu'il n'en prendra pas conscience, il continuera à peiner toute sa vie dans l'espoir d'atteindre une satisfaction qui lui échappera toujours. En revanche, lorsqu'il comprendra que la seule richesse véritable est celle qu'il emporte avec lui dans le monde de Vérité, alors seulement prendra fin cette course sans fin.

L'Amitié **Par la Rabanite Sara Mergui**

D'après Rav Chpitzer, c'est l'amour du peuple d'Israël qui active la Guéoula - la délivrance finale et individuelle. Comment mesurer une vraie amitié ?

Il y a 3 niveaux d'amitié explique Rabi Poutarfaz :

1^{er} niveau : Ton ami a trébuché, tu ressens un pincement au cœur pour lui, tu te demandes comment l'aider.

2^{ème} niveau : Tu trébuches, et tu n'as pas de problème de montrer tes faiblesses à ton ami, à lui demander conseil, tu te sens de lui raconter sans te sentir humilié.

3^{ème} niveau : Tu es triste et tu rencontres ton ami au marché, tu oublies ton état d'âme, tu oublies tes problèmes, et tu retrouves immédiatement ta Simha : C'est le summum de l'amitié !!!

Deux personnes qui s'aiment, leur âme s'éclairent et s'illuminent, la tristesse disparaît, c'est que ton âme a rencontré HACHEM !

Comme disent les Sages :si un homme et une femme sont méritant, la providence Divine réside parmi eux !

Lorsqu'il n'y a pas de séparation dans le couple, alors leur âme s'illuminent mutuellement et il y a connexion avec D'IEU, ce qui déclenche la Guéoula, la délivrance individuelle et finale.

« Loulé Toratéh'a Chaâchouaï »

L'univers du délice

Par Rav Imanouël Mergui

J'ai choisi ce sublime verset prononcé par le roi David, Tehilim 119 – 92, pour vous exprimer ce que mon cœur contient en ce millième Lekha Dodi.

J'ai même envie de dire que ces mots sont le cœur de son Livre, et surtout il dessine le cœur de notre peuple, au collectif et à l'individuel.

Eh oui nous avons un cœur, certes pour insuffler l'élan de notre organisme physique mais surtout de ce qui est de notre être existentiel.

La Tora est le cœur de notre existence. La première lettre par laquelle la Tora ouvre c'est le "beth", et la dernière lettre par laquelle la Tora clôture c'est le "lamed" – ensemble elles forment le mot "lev- cœur".

Surprenant de constater qu'ici le mot lev est inscrit dans le désordre. Mais qu'est-ce que l'ordre et le désordre ?

Le Maharal nous enseigne que la Tora est le "seder haolam" – l'ordre du monde. Et le Talmud nous enseigne que le monde dans lequel nous nous trouvons est appelé "olam hafou'h" – le monde à l'envers.

Nous avons pour mission de remettre les choses dans l'ordre, de les redresser à l'endroit !

Comment et par quel moyen ?

On ne joue pas avec son cœur, lorsqu'une situation nous semble être "à l'envers", désordonnée, notre cœur nous rappelle à l'ordre...

La clé se trouve dans ce verset grandiose qui sort du cœur du roi David.

Etudions-le. Parce que "lamed" veut dire : étudier et enseigner. Et le "beth" c'est la bâtisse – ce n'est que et uniquement par l'étude qu'on bâtit toute construction soit-elle, de surcroît nous bâtissons notre être.

L'ignorant détruit,

L'apprenant construit.

Les lignes ne suffiront pas ici pour vanter la grandeur, l'immensité et les effets gigantesques de la Tora...

Dans son entièreté de ce verset le roi David « loulé toratéh'a chaâchouaï, az avadti béonyi » - sans Ta Tora j'aurais péri ! c'est ce qu'il dit grosso modo, mais arrêtons-nous sur l'adjectif "chaâchouaï" qu'emploie David. Cette Tora qui me console et apaise les déboires de mon cœur ! – explique le Radak.

Selon le Métsoudat David "chaâchouaï" exprime la joie qu'on doit ressentir lorsqu'on étudie la Tora. C'est

bien cette Tora de Simh'a qui permet à l'homme de garder la tête haute face à toutes les situations pénibles de la vie ! le Malbim rappelle le verset 77 du psaume 119 où David dit clairement que lorsque la Tora connaît cet aspect de "chaâchouaï" elle permet à l'homme de connaître la vie que D'IEU lui offre via la miséricorde divine.

Sur ce verset Rabi Yaakov Abouh'atsira écrit : voilà le message du roi David ; lorsque j'ai la Tora j'ai tout, et lorsque je n'ai pas la Tora je n'ai rien !

Rav Yéchaya Klor raconte : un jour Rav Chah' ztsal m'a confié, j'ai traversé de nombreuses épreuves dans ma jeunesse, le pire était celui de la faim, et ne pas avoir de vêtements, durant la première guerre mondiale j'étais à la Yéchiva de Slabodka je n'ai pas pu rentrer chez moi-même pour ma propre Bar Mitsva, il ne me restait que mes larmes, dans tous ces moments difficiles la seule chose qui m'a aidé pour tenir et ne pas m'écrouler est bien ce verset du roi David "loulé toratéh'a chaâchouaï", la joie de pouvoir étudier la Tora et de s'y adonner pleinement m'ont procuré les forces pour résister !

Notre Grand maître Rav Chlomo Wolbe ztsal écrit (Alé chour II page 567) : La vertu de l'étude de la Tora n'a d'autre sens que de délivrer à l'homme la possibilité de se délecter du divin "léhitaneg al hachem" comme en témoigne le terme "chaâchouaï" employé à propos de la Tora, ce mot qui n'a d'autre sens que "taanoug" (délice).

Le Baal Chem Tov disait : lorsqu'on étudie la Tora on doit être animé d'une grande joie ! parce que la Tora dans sa nature propre délivre à l'homme de la joie !

Le Maor Enayim explique : le Talmud au traité Sanhédrin 56 B enseigne « les Enfants d'Israël ont reçu le commandement du Chabat à Mara » (juste après la traversée de la mer, avant même d'arriver au mont Sinaï) ; le mot mara se traduit par amère ! à ce moment-là les Enfants d'Israël manquaient de simh'a, ils ne pouvaient pas encore recevoir alors la Tora, D'IEU leur donne le Chabat pour sortir de leur mélancolie. Parce que la Tora est l'univers du délice ! « hatora hou olam hataanoug ».

Et, il y a encore et encore des textes sans fin dans nos Livres Sacrés qui peignent le délice de la Tora...

Barouh' Achem, depuis 27 ans et 1000 parutions, pour ma part le Lekha Dodi n'a d'autre sens que de faire goûter à chacun et chacune le côté "chaâchouaï" de la Tora ! de pénétrer dans notre cœur et lui offrir le plus grand et ultime

des délices : LA TORA !!!

De toute évidence j'adresse tous mes remerciements à HAKADOCH BAROUH' HOU,

A MES PARENTS,

A MON EPOUSE,

A MES ENFANTS,

A MES AMIS,

AUX LECTEURS/LECTRICES,

AUX DONATEURS,

A TOUTE L'EQUIPE,

AUX CRITIQUEURS,

AUX ENCOURAGEURS.

Je souhaite à L'I.A. – lisez : Israël Améh'a, Israël Ton peuple, une vie pleine de "chaâchouaï", de sourire et des cascades de bénédictions.

